

## L'ARME RÉVÉLATRICE

(L'épisode qui précède a pour titre *Les Millions du Nabab*)

COMMENT SE NOMMAIT, VIVAIT ET PENSAIT ADRIEN

En voyant Adrien disposer si facilement d'une somme de cinq cents francs en faveur de gens qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait jamais vu que les mains jusqu'à ce jour, on serait tenté de croire qu'il nageait dans l'opulence, tout comme le nabab dont Paris s'occupait en ce moment.

C'est une grave erreur. Sans être pauvre, Adrien n'était pas riche.

Si sa conduite était excusable, c'est que sans parler de son cœur dont la générosité l'avait entraîné d'abord, il avait vingt-quatre ans, se trouvait à la tête de deux mille francs et était artiste.

On sait qu'à cet âge-là un jeune homme, un artiste surtout, n'est guère plus prévoyant que la cigale, et ne songe pas à thésoriser.

Il sentait bien qu'il avait agi avec un peu de légèreté, en écornant si gravement son petit avoir, lui qui réservait encore à sa mère une surprise d'une valeur au moins égale ; mais il ne regrettait rien et se consolait en disant :

—Après tout, il aurait toujours fallu que j'achète un fusil. Que ce soit aujourd'hui, que ce soit demain...

Et puis, il s'intéressait maintenant au sort de ces deux femmes, depuis qu'il les avait vues se troubler en entendant les noms qu'il avait prononcés devant elles.

Faire un portrait de lui n'est pas chose facile, car il avait tant de mobilité dans la physionomie qu'elle changeait d'expression à tout instant.

Dire qu'il avait les cheveux blonds, des grands yeux noirs, un nez correct, une barbe fine, soyeuse, bien plantée, ajouter qu'il avait la bouche bien dessinée, le menton rond, l'ovale du visage un peu allongé, ne signifie pas grand-chose.

Être blond, bien bâti, avoir un mètre soixante-dix-huit centimètres de hauteur, ne constitue la valeur d'un homme que devant un conseil de révision. On dirait volontiers de lui :

—Voilà un gaillard qui ferait un fameux cuirassier !

L'extérieur chez l'homme n'a d'autre mérite que celui de la première impression. Il est certain qu'un beau garçon prévient généralement en sa faveur ; mais si, sous cette enveloppe gracieuse on ne trouve rien de ce qu'elle annonce, le désenchantement réagit aussitôt. Autant s'arrêter devant les boutiques de coiffeurs, et considérer les poupées de cire sur lesquelles ils produisent les merveilles de l'art capillaire.

Adrien était de ceux qu'on peut classer hardiment dans la catégorie des jolis garçons, mais on le jugera bien mieux à l'œuvre qu'on ne le ferait sur une esquisse sommaire, toujours incomplète.

L'homme se recommande, non par la figure, mais par les actions.

Son intervention chez madame Dorval prouve déjà que son cœur était généreux jusqu'à la prodigalité. On jugera du reste, par le rôle qu'il joue dans le drame dont les péripéties vont se dérouler de plus en plus saisissantes.

Adrien n'était pas Français. Il était né en Amérique d'un père Américain et d'une mère Française. Il était donc Américain d'origine.

Il se nommait Adrien Roberts ; mais comme les Français ont la spécialité de dénaturer tous les noms, dès qu'ils sont un peu plus difficiles à prononcer que les leurs, on l'appelait Adrien Robert. Puis, peu à peu, sachant bien que ce nom de Robert n'était pas tout à fait le sien, on l'appela Adrien tout court pour ne plus se tromper.

Les étrangers fournisseurs et simples connaissances de l'artiste, disaient "Monsieur Adrien". Il en résulta que les trois quarts des gens qu'il saluait ignoraient même qu'il se nommait Roberts, lui donnaient, du "monsieur", ou "mon cher Adrien" sans se douter ou s'inquiéter qu'il portât un autre nom.

Très peu de ceux qui se prétendaient ses amis connaissaient son histoire et savaient même s'il en avait une.

Il était arrivé d'Amérique en France, à l'âge de dix ans, avec sa mère, quelques mois après la mort de son père.

Mme Roberts n'avait quitté jadis son pays qu'à regret et n'avait jamais renoncé à y revenir.

Quand le malheur qui la frappa lui rendit une liberté qu'elle n'avait pas demandée, elle s'enfuit d'Amérique où palpitait de trop cruels souvenirs, et vint chercher à Paris le calme et la tranquillité dont ses larmes de veuve avaient besoin.

Il ne lui restait qu'une fortune médiocre de quatre-vingt mille francs, avec laquelle elle entreprit d'élever son fils.

Adrien avait dix ans quand il entra au collège. Il parlait anglais et français avec une égale facilité et sans le moindre accent étranger.

Il n'ignorait pas qu'en se reléguant au fin fond des Bati-guolles pour y vivre avec plus d'économie, sa mère sacrifiait à son éducation un bon tiers de ses revenus.

S'il ne fut pas dès l'enfance un de ces phénomènes précoces qui servent d'étendard à un lycée, et qu'on promène de concours en concours, il fut du moins un élève sage et docile.

D'ailleurs ses aptitudes se révélèrent moins de deux ans après ses débuts scolaires. Les spécialités dans lesquelles il excella, furent l'histoire et le dessin.

Du grec et du latin, il en savait autant que ses camarades, c'est-à-dire juste assez pour les oublier au bout de quelques années.

D'année en année, ses goûts s'accusèrent de plus en plus. Son habileté de crayon était telle que son maître de dessin et le proviseur lui-même conseillèrent à Mme Roberts de diriger vers l'art les merveilleuses dispositions de son fils.

Adrien avait alors dix-sept ans.

Sa mère n'ignorait rien des aridités du début dans la carrière artistique et, comme ses ressources étaient médiocres, elle hésitait à suivre le conseil qu'on lui avait donné.

Elle interrogea Adrien à ce sujet et découvrit en lui un tel désir d'apprendre, une telle vocation qu'elle se résigna, en soupirant d'abord, à obéir à un penchant si prononcé.

Aussi, pour ne pas faire perdre inutilement à son fils deux années précieuses, elle supprima les classes de rhétorique et de philosophie et fit entrer Adrien chez un peintre de ses amis dont le nom fort connu était pour elle une garantie sérieuse.

Celui-ci consentit, par pure amitié, à prendre le jeune rapin comme élève. Il s'intéressait d'ailleurs au sort de la veuve dont il connaissait la fortune restreinte.

L'élève commença par étonner le maître par la hardiesse et la netteté de ses croquis. Les lignes étaient pures, correctes, tracées d'une main ferme.

La ronde bosse n'avait pas de secrets pour lui.

On lui mit un pinceau dans la main, s'imaginant l'embarasser un peu.

Mais durant le loisir des vacances, Adrien, qui s'était pourvu d'un attirail, incomplet à la vérité, avait déjà barbouillé une vingtaine de toiles dont il avait copié ou imagé le sujet.

Si son pinceau n'était pas sûr, il était déjà exercé. Il possédait au suprême degré, et de pur instinct, l'art de trouver la couleur sans tâtonnements, sans empâtements.

Le maître demeura saisi. Pour lui, l'épreuve était décisive. Il y avait chez ce jeune homme un véritable tempérament de peintre.

À dater de ce jour, Adrien devint son élève favori.

Au bout de six mois, il avait dépassé, sans effort, tous ses camarades d'atelier, espiègles, paresseux, flâneurs, qui rêvent la vie d'artiste et l'indépendance qu'elle procure, sans paraître se douter que c'est le travail qui la prépare.

Certes, il y avait encore chez le débutant une grande inexpérience, mais le feu sacré l'animait, mais, si imparfaites que fussent ses créations, il créait ; il créait vrai.